

## *Faire rêver la pensée*

Cédric Dolar, au nom des étudiants de Bernd Jager  
Université du Québec à Montréal

---

Nous avons l'habitude, le dernier jeudi du mois, d'être invités autour de la grande table chez le professeur Jager, au centre-ville de Montréal. Chacun s'y trouve (le plus souvent passablement enjoué) avançant tantôt quelque pensée téméraire, se risquant à une fantaisie subitement survenue à son esprit, ou réfléchissant en silence — enthousiaste, contrarié, soucieux, emporté, ou encore absorbé par une soudaine révélation —, mais tous nous rentrons, au terme de ces soirées, le cœur épris d'inachevable. Ces soirées, si elles nous forment à une myriade de choses, nous engagent surtout, par la conversation, à repartir l'âme qui regarde et s'échappe vers un autre monde. Un monde qui lui-même se défile.

Au sujet de ce curieux déglissement du regard, un aphorisme de Heidegger, que relève Merleau-Ponty dans *Signes*, se montrera éclairant. Il prétend qu'un ouvrage possède l'étrange pouvoir d'entraîner à sa suite un *impensé* :

« Quand il s'agit du penser, écrit à peu près Heidegger, plus grand est l'ouvrage fait — qui ne coïncide nullement avec l'étendue et le nombre des écrits —, plus riche est, dans cet ouvrage, l'impensé, c'est-à-dire ce qui, à travers cet ouvrage et par lui seul, vient vers nous comme encore jamais pensé<sup>1</sup>. »

Ainsi, par la parole étonnante d'un autre, une parole qui retentit en l'âme (c'est bien une question qui la construit, cette âme), nous sommes invités à nous approcher d'un impensé. Et à l'ombre de cette parole et des architectures agrandissantes que l'on y pressent, ce monde inconnu presque entamé, bien qu'apparaissant comme une promesse de pensées à venir, est déjà tout actuel. En effet, par la pensée je vois, mais ce qu'ainsi je vois m'annonce aussi sa nuit où je ne vois plus, à tout le moins pas encore — une nuit ouverte sur d'autres mondes, étrangère mais si proche de l'homme que c'est elle qui le fait penser (car c'est bien en partant de ce que nous ne savons pas que nous pensons), pour qu'il rêve encore et en fasse rêver d'autres. C'est Merleau-Ponty qui disait, à propos de cette contemporanéité de l'ombre des choses, qu'avec

l'attache secrète du temps, j'apprends celle de l'être sensible, ses « côtés » incompatibles et simultanés. Je le vois comme il est sous mes yeux, mais aussi comme je le verrais d'un autre site, et cela non pas possiblement, mais actuellement, car dès maintenant il brille *ailleurs* de beaucoup de feux qui me sont masqués<sup>2</sup>.

Et alors cette ombre pressentie de la pensée n'a rien à voir avec une fâcheuse absence à combler demain ; il ne s'agit surtout pas de quelque chose qui nous échappe tout de suite mais qu'il suffira d'agripper bientôt au collet. Une pensée ne s'enrange pas comme des biscuits (ou même comme des lingots). Disons plutôt que c'est là, dans cet élan vers un autre monde, que l'on retrouve sa façon de se donner à nous, bien avant d'avoir la chance d'y confectionner des propositions. Toujours dans ses *Signes*, le philosophe écrivait que « les choses se *trouvent dites* et se *trouvent pensées* comme par une Parole et par un Penser que nous n'avons pas, et qui nous ont<sup>3</sup> ». Tout l'à-construire d'une pensée ne se fait pas par quelque sournoiserie surprenante, mais grâce aux attentions d'une oreille poétisée à la parole de l'autre. Et donc, ne la prenons pas pour quelque absence contrariante, sinon pour une absence qui discrètement (elle aime peut-être tricher un peu) nous présente ses astres — car l'ombre d'une pensée est pleine d'attente. On retrouve dans notre approche de cette nuit un lieu incertain où repose la poésie en lacis, avant même qu'elle ne se figure en fantômes ou imaginaires diurnes, ces activités qui fabriquent. Reprenant la terminologie du professeur Yoshida, nous dirons que toute pensée se trouve de part en part encerclée de qualités *tamamushi-iro-no* — laissant entraperçue sa chance d'être le matériau d'une herméneutique renouvelante. À nous de se confier à ces amorces inachevables. Nous n'en touchons à vrai dire jamais le fond : la pensée est faite revêche, d'une architecture arachnéenne. En cela elle se donne comme s'ouvrent les abîmes,

seulement un abîme n'est pas rien, il a ses bords, ses entours. On pense toujours à quelque chose, sur, selon, d'après quelque chose, à l'endroit, à l'encontre de quelque chose. Même l'action de penser est prise dans la poussée de l'être. Je ne peux pas penser identiquement à la même chose plus d'un instant. L'ouverture par principe est aussitôt comblée, comme si la pensée ne vivait qu'à l'état naissant<sup>4</sup>.

Et donc une pensée vit quelque part, et sa situation est faite de chambres, de cuisines et de jardins (et parfois de salons) d'où nous apprenons à regarder les alentours. L'homme en hérite. Aussitôt devenus habiles à s'y promener, à l'orner suivant le goût du jour et y reconfigurer la disposition du mobilier, nous nous apercevons que par cette pensée se devinent une infinité d'arrière-mondes — nous découvrons « ce fourmillement des mots derrière les mots, des pensées derrière les pensées<sup>5</sup> ». Un fourmillement qui s'offre à notre regard et y suscite tout l'enchantement d'exister — Richard Rojcewicz, plus tôt dans cette publication, a su dire cet émerveillement :

*But the fact that things are unconcealed to us at all is not primarily our own accomplishment. For Heidegger, the divine work is precisely this bestowing of unconcealment ; that is the door which can be opened only from the other side. . . . To contemplate is to be in wonder at this bestowal of the unconcealment of things, to appreciate it, rejoice in it.<sup>6</sup>*

Adresser l'impensé qui nous saisit, c'est avoir su habiter une œuvre avec la lenteur qu'il faut, y avoir invité les camarades, être allé voir ce qui se passe autour, de face, dans les coffres du grenier et ce qu'on aperçoit en montant sur le toit, y avoir rapporté un jour le bric-à-brac trouvé sur la route pour rafistoler ceci et cela... en vue de bien habiter les petits endroits qui disent cet espace tout bas et le repoétisent, et ainsi participer à l'éclat de son monde. Car une pensée se construit comme travaille le bricoleur qui sait tenir compte du vent, de la pluie, de la chaleur, des saisons... elle demande au penseur de *prendre soin*, de veiller humblement à sa relation de secondarité.

Et un impensé qui peu à peu se précise en jeux lumineux laisse à son tour ses traces d'ombres. Le fantasme d'une apparition absolue, cette impudeur répandue dans nombre d'épistémologies contemporaines, ne manque pas d'imprévoyance ; cet étrange caprice ne nous administre que saccades de flashes aveuglants, nous faisant perdre du coup la conscience de l'historicité de notre existence et — c'est le plus dommage — l'amour qui vient avec. Cet éblouissement fait penser au « cas extrême du visage figé, du visage qui ne communique plus, du masque aliéné, [face auquel] on est peut-être devant un phénomène du Rien<sup>7</sup> ».

En vertu de cette habitude qu'ont les choses cachées de répandre une sorte d'odeur de mystère, ce qui cache annonce, par son existence même, la présence du caché, de cette même façon qu'a le regard fuyant de nous révéler des choses en ceci qu'il fuit. La pensée, parce qu'elle est herméneutique de façon constitutive et donc qu'elle s'esquive comme pour s'assurer d'être continuellement renouvelée, se donne comme jamais définitivement nommée, et donc toujours à renommer, à repenser. Reprenons la métaphore du visage, cet indocile, pour lui faire dire que ses secrets ne seront jamais tout à fait percés : « Ce qui définit le visage, c'est sa désobéissance à la définition, cette manière de ne jamais tenir tout à fait dans la place que lui assignent mes propos les plus acérés ou mon regard même le plus pénétrant<sup>8</sup>. »

Disons que dans ce monde où la pensée se double de sa nuit, l'idée d'y accomplir la perfection dernière se donne comme le lieu même de l'abolition du désir et celui de tous les fanatismes, ces assommants. Heureusement la pensée se fait plus rusée — plus sauvage — en ce qu'elle, toute faite de son désir broussailleux, ne se comble jamais ; elle brille par ce qu'elle offre à penser (et qu'en cela). Événement de l'âme poétique, elle est avant tout parce qu'elle cache, et offre en le dissimulant un espace déjà, par les soins du penseur qui sait rêver, un peu plus habitable. L'appel de l'impensé comme toujours déferlant en cette pensée qui l'y invite — et l'abîmant forcément (heureusement !) —, fait, oui, la grandeur d'une pensée. Dans cet appel, cette annonce, est un terrain où remue une nuit hospitalière et qui se répand autour d'une idée qui chatoie ; un terrain où cette idée trouve l'espace nécessaire à son retentissement. Assurément, « la nuit de la pensée est habitée par une lueur de l'Être<sup>9</sup> ».

C'est bien par le pressentiment de l'impensé que l'inconnu nous invite et, s'en approchant, les gestes de l'homme se rythment entre réserve, discrétion, et fascination, acquiescement — précisément comme se comporte l'invité chez son hôte. Aussi, en toute rencontre avec l'autre en ce monde, nous sommes rappelés à l'œuvre de médiation qui construit le seuil d'un monde divin ; nous sommes conviés au dialogue avec le numineux. Boutang le comprend ainsi quand il écrit que

le *numen* est un signe que font les dieux (...), mais les dieux n'ont pas de tête visible, c'est avec le monde, par certaines apparences du monde qu'ils font signe. (...) [Les *numina* des dieux] ont la chance d'être clairs (certainement prononcés, comme le tonnerre qui éveille) et obscurs, c'est-à-dire protégés en leur apparence, ayant besoin d'être interprétés à leur heure et par ceux qui savent ouvrir l'écorce sans gâter le fruit. Reste que l'obscurité est positive, protectrice de l'être et de son paraître<sup>10</sup>.

Une pensée trouve sa fertilité, sa force inspiratrice, à même ce mystère qui la fait vivre, ce champ d'impensé qui attend à l'ombre de son écorce. Le dialogue, et toute herméneutique est dialogue, rend possible la luxuriance de ce champ.

\*  
\* \*

C'est précisément à ce monde fait d'impensé et à une fidélité envers les questions qui nous portent, et auxquels une pensée invite, que nous convie M. Jager, notre professeur. Une pensée qui n'est pas offerte se vide aussitôt, comme si, coupée du monde qu'elle habitait, elle n'avait nulle part où se rendre fertile. Une pensée offerte est déjà dans la hardiesse du dialogue où elle s'exerce — celui qui se fait toujours dans le courage de devenir déjà autre chose, hospitalier qu'il est avec l'étranger. Ainsi, et au risque de me brouiller avec Platon, j'avance que la pensée est faite immigrante tout en sachant demeurer héritière, à l'image du métèque, et prête à s'avancer au seuil de l'autre ; ce qui fait penser à cette définition heideggérienne du courage, voulant que « tout courage qui remplit le cœur est la réponse à une touche de l'être qui rassemble notre pensée et l'unit au jeu du monde<sup>11</sup> ».

Bien au-delà de la connaissance, notre professeur nous transmet une certaine tradition du *penser*, mais un penser inscrit dans une éthique. Nous confiant sa pensée, M. Jager la présente non pas comme un article précieux à déposer dans un coffre-fort et à choyer, comme une vérité qui sinon nous glisserait des mains, mais comme un événement prêt à l'impur, à l'entre-deux, à devenir le prochain métèque qui se sera ébouriffé à l'agora. Retenons que le *curieux* (*curiosus*, dérivé du latin *cura*) désigne *celui qui a soin de...* Ainsi, malgré les imprudences de son œil perçant et de ses mains qui fourragent, sans doute est-il une forme de curiosité qui prenne soin des pensées précisément en s'assurant qu'elles seront libres de s'ouvrir vers l'autre et qui, en ce sens, les cultive plutôt que les conserve. Nous pouvons imaginer qu'un professeur *attentif* en est un qui apprend à son élève l'art de

construire un seuil avec l'autre et cultive en lui cette *amitié avec les choses*, à la fois exotique et intime, dont nous parle Bachelard.

Si une pensée qui nous est confiée hérite d'une histoire, elle ne se trouve pas là réchauffant des poussières, mais plutôt comme étant elle-même métèque et déjà un peu étrangère à celles qu'elle inspirera. Celui qui enseigne, ainsi, part à la rencontre de ceux qu'il ne rencontrera jamais. Et il le fait en nous invitant aux mondes de nos ancêtres, ces étrangers qui nous animeront désormais comme le font nos proches. Par lui se poursuit l'esprit du don et l'amitié avec l'histoire qui animent une tradition et permettent un rapprochement avec l'inconnu, à ce qui nous attend et patiente là, au seuil. Le geste d'enseigner, de cette façon, ne se conçoit pas sans amour. M. Jager, c'est ainsi que nous le connaissons.

Le savoir (*sapere, avoir de la saveur*) s'incarne dans la manière que nous avons d'être au monde, qui, à son tour, permet la transmission de ce savoir. C'est par cette manière d'être au fil des rencontres que la transmission d'une connaissance se fait et s'enracine en un savoir-être. Nommer, c'est montrer à d'autres, et pourtant ce n'est pas tant que ce nom d'une chose plutôt qu'un autre soit fondamental — il ne l'est en tous cas pas autant que le geste de montrer, de former à la volonté d'être avec l'autre, ce geste qui rend le paysage invitant, sensiblement avec soi. Bien sûr, ce rapprochement du monde suppose une certaine sensibilité à ses espaces secrets. Merleau-Ponty disait de Husserl qu'il

retrouve le sensible comme forme universelle de l'être brut. Le sensible, ce ne sont pas seulement les choses, c'est aussi tout ce qui s'y dessine, même en creux, tout ce qui y laisse sa trace, tout ce qui y figure, même à titre d'écart et comme une certaine absence (...). Les *animalia* et les hommes sont cela : des êtres absolument présents qui ont un sillage de négatif. Un corps percevant que je vois, c'est aussi une certaine absence que son comportement creuse et ménage derrière lui. Mais l'absence même est enracinée dans la présence, c'est par son corps que l'âme d'autrui est âme à mes yeux<sup>12</sup>.

Dans l'étude d'une œuvre, bien sûr nombre d'approches sont possibles, de la déférence « orthodoxe » aux bavardages qui commentent en étourdissant et ne s'arrêtent nulle part. Merleau-Ponty à ce sujet nous dira qu'entre

une histoire de la philosophie « objective », qui mutilerait les grands philosophes de ce qu'ils ont donné à penser aux autres, et une méditation déguisée en dialogue, où nous ferions les questions et les réponses, il doit y avoir un milieu, où le philosophe dont on parle et celui qui parle sont ensemble présents, bien qu'il soit, même en droit, impossible de départager à chaque instant ce qui est à chacun.<sup>13</sup>

Nous pourrions avancer, dans ce cas et peut-être timidement, que pour habiter véritablement la question qui m'anime, « je m'emprunte à autrui<sup>14</sup> ».

\*  
\* \*

Enfin, si nous ébouriffons nos pensées dans les agoras que nous offre le cours du temps, c'est de cet impensé que nous apprenons à prendre soin. Comme nous espérons cultiver encore cette approche du monde où le miraculeux et l'étonnant trouvent l'espace pour se dire et se redire. Et par le soin des rencontres *habituelles*, plutôt que quelque part dans l'abstraction de l'univers, nous apprenons à situer l'humanité à même ces rencontres, parce qu'elles sont là se construisant, bénies puisque inachevables. Ces visites renouvelées accordent à l'existence son rythme... à nous d'en faire des chants qui savent être assez fins et habiles pour raconter l'âme humaine et laissent, à leur tour, pressentir des nuits de la pensée.

### ***Références bibliographiques***

Boutang, P. (1973). *Ontologie du secret*. Paris : Presses Universitaires de France.

Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Paris : Gallimard.

Rojcewicz, R. (sous presse). The festive and the workaday in Plato's *Phaedrus*. Dans *Essais de psychologie phénoménologique-existentielle réunis en hommage au professeur Bernd Jager*. Montréal : Cirp.

Thiboutot, C. (2004). Du masque à l'écriture en passant par le visage et l'image. *Les Cahiers Gaston Bachelard. Numéro spécial : « Bachelard et l'écriture »*. Dijon, France : Éditions Universitaires de Dijon, 103-112.

### ***Notes***

---

<sup>1</sup> Heidegger, M. Cité dans Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Paris : Gallimard, p. 202.

<sup>2</sup> Merleau-Ponty. *Signes*, p. 22.

<sup>3</sup> Ibid., p. 27.

<sup>4</sup> Ibid., p. 21.

<sup>5</sup> Ibid., p. 28.

---

<sup>6</sup> Rojcewicz, R. (sous presse). The festive and the workaday in Plato's *Phaedrus*. Dans *Essais de psychologie phénoménologique-existentielle réunis en hommage au professeur Bernd Jäger*. Montréal : Cirp.

<sup>7</sup> Bachelard, G. Cité dans Thiboutot, C. (2004). Du masque à l'écriture en passant par le visage et l'image. *Les Cahiers Gaston Bachelard. Numéro spécial : « Bachelard et l'écriture »*. Dijon, France : Éditions Universitaires de Dijon, p. 106.

<sup>8</sup> Finkielkraut, A. Cité dans Thiboutot. Du masque à l'écriture en passant par le visage et l'image. *Les Cahiers Gaston Bachelard*, p. 108.

<sup>9</sup> Merleau-Ponty. *Signes*, p. 21.

<sup>10</sup> Boutang. *Ontologie du secret*, pp. 32-33.

<sup>11</sup> Heidegger, M. Cité dans Boutang. *Ontologie du secret*, p. 13.

<sup>12</sup> Merleau-Ponty. *Signes*, p. 217.

<sup>13</sup> Ibid., pp. 201-202.

<sup>14</sup> Ibid., p. 201.